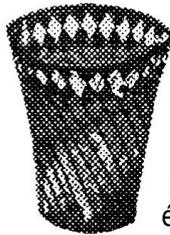


## LA POUBELLE GRISE

Ca commence mal mon histoire. Je ne suis pas... je n'étais pas une poubelle, mais une corbeille.



Collerette évasée, gris perle mat, finement dentelée, corps modèle renforcé, souple mais résistante, j'avais de l'allure dans le bureau du 4ème étage du ministère.

J'étais d'une grande lignée. Une grand-mère n'avait-elle pas servi dans le bureau de Daladier en 1938. Elle en a reçu des brouillons griffonnés, refaits, corrigés, revus de l'accord de Munich.

Une cousine, malheureusement mal considérée dans la famille, était l'hôte de Toulouse Lautrec. Ah ! si elle avait pu conserver les croquis, les esquisses, sorte de nabots de son génie.

Des soeurs à moi ont servi dans la city de London, à l'Hôtel Beau Rivage de Genève, oui dans la chambre de Sissi le jour de son assassinat.

D'autres à la destinée plus modeste ont grandi au fond du bureau d'un shériff à Abilene (Texas) ou d'un directeur de conscience à Kouang Houa.

Aucune n'a jamais même osé rêver de servir dans l'un de ces bureaux prestigieux comme au Kremlin, ou dans le bureau ovale de la Maison Blanche. O comme la vie doit y être austère, avec ces hommes tout entier occupés au bonheur du monde.

Bref, j'étais au Ministère (quatrième étage) jusqu'au jour où la retraite (la réforme) a sonné, bien méritée. Des années de notes de services, d'ordres de contrordres, de brouillons de décret sans suite, de liste de courses, de lettre d'amour rageusement déchirées, de promesse de rendez-vous maladroitement griffonnées.

Et puis, un déménagement, une refonte, j'ai été récupérée par la secrétaire. "Une corbeille, ça peut toujours servir !".

J'étais fière.

C'est ainsi que j'ai pris mes nouvelles fonctions, à Mériel, une jolie petite ville près de l'Oise, m'a-t-on raconté. La tâche était diversifiée : corbeille à couture, corbeille à papier. Madame m'aimait bien.

Mais l'enfer voisine souvent avec le paradis. On m'a descendue à la cave. Vieux emballages, white spirit, bouchons usés... jusqu'au jour où l'on m'a sortie dehors.



Ah l'air frais. C'était un vendredi, le 3ème du mois.

Ma mission : contenir quelques bouteilles vides pour le ramassage des verres. Ce vendredi, l'air était frais, des enfants attendaient le car scolaire. La benne est arrivée.

## LA DOUBELLE CRISE

Je me suis sentie soulevée, transportée par un beau Sénégalais, un Malien peut-être. La vie a de ces petites compensations. L'homme m'a renversée, vidée, puis m'a relâchée, maladroitement. Vous savez comment sont les hommes.

Déséquilibrée, encore bouleversée de ce qui fut mon aventure, la sensation amoureuse de ma vie, j'aurais pu me remettre sur ma base, mais un coup de vent, venu du bois des Garennes m'a fait chavirer. Chavirer, ça peut être bien agréable, mais une corbeille, c'est rond, ça roule. Bien sûr, je suis restée sur le trottoir, le plus longtemps possible, mais le vent, un petit souffle de rien pourtant, m'a roulée dans le caniveau.

Aïe, les voitures. Aidez-moi, Aidez-moi !

Le car scolaire est passé. Il est maintenant 9 heures. Voilà les dames pour le car du marché de l'Isle-Adam. Elles, elles vont me sauver, me remettre debout à la porte de mon logis, sauver ma dignité, sauver ma vie. Non, elles sont occupées. Les soucis, le froid qui pince, le menu du jour, la santé des enfants. Trop tard, le car passe.

Nouvel espoir l'après-midi, le car scolaire ramène les jeunes. Tiens, il y en a un qui me regarde. Et puis, non ! Il pense à sa petite voisine, lui adresse une banalité en rosissant.

*Furet n° 31 - Juin 1999*

20

Voilà une camionnette qui sort du lotissement. Mais, attention !! l'autre là, qui tourne de la rue de Villiers-Adam. Il n'y a pas la place pour trois : la camionnette qui sort, la 106 noire qui arrive, et moi dans le caniveau.



Ah... Je suis brisée.

Ma structure pourtant renforcée ne pouvait rien contre la 106, et

maintenant...

Quand la déchéance vous a gagné, c'est le cycle infernal. D'abord brisée, maintenant déchiquetée, j'ai agonisé trois jours éparpillée.

Vous ne le savez pas vous, les humains, mais je vous le dis : même éparpillée, une corbeille ça pense, ça souffre, ça crie. Ah, si on avait pris un carton pour sortir les bouteilles, ah si mon bel amant noir avait eu le temps de me reposer, ah si les dames du marché, les enfants du collège avaient compris mon appel. Un geste, un seul geste, et je serais encore dans ce monde, utile quelque part.

Au paradis des corbeilles, quelqu'un m'a dit qu'il en était de même chez les humains. On sert, on est respecté, puis on se trouve écarté pour une raison ou une autre. On crie, on n'est plus entendu. On attend un geste, un seul geste, celui qui sauverait, mais...

JMF